



# MOSSET FA TEMPS

## SOUVENIRS DE JEUNE CITOYEN PAR JACQUES JOSEPH ISIDORE RUFFIANDIS ENFANT DE MOSSET (7ème partie)

*Nous voici en 1914, la dernière des "quatre années de bonheur" ; Jacques est marié à Jeanne Laurens et conduit, en marge de son sacerdoce d'enseignant, des travaux artistiques, principalement musicaux ; il s'interroge quant à la place de l'Art et des artistes dans la Société, fustige déjà les politiciens beaux parleurs, avoue son amour des grands classiques et des romantiques musicaux ainsi que son aversion pour l'art lyrique et les modernes...*

*Mais voilà Juillet 1914 et le drame de Sarajevo ! Puis, ce Samedi 1er Août où retentit, dans les rues de Canet, le roulement de tambour annonciateur de la Mobilisation...*

*Dans quel état d'esprit se trouve alors notre Mossétan ? La sérénité me semble-t-il, persuadé qu'il est "de combattre pour un grand idéal humain et un noble devoir".*

*Une anecdote d'ordre thérapeutique : en ce temps-là, on découvre ou redécouvre les bienfaits du soleil et des bains de sable chaud sur le rachitisme, la goutte, divers rhumatismes voire sur la tuberculose... Fléming n'a pas encore découvert la Pénicilline.*

*Rappelons, une nouvelle fois, que ces souvenirs furent écrits dans les années 42-43 soit après la "drôle de guerre" que Jacques Ruffiandis mena avec le grade de Lieutenant Colonel.*

Jean LLAURY

Jamais je n'ai travaillé avec autant de plaisir que pendant ces trois années : je menais ma classe avec autorité et dévouement ; je faisais du modelage ornant les murs de notre logis de têtes de Beethoven, Mozart, Chopin... Je faisais du violon et de l'alto ; je faisais des devoirs d'harmonie ; je composais un peu. J'envoyais mes premiers et médiocres essais à Paris et à mon ami le compositeur Sébastien Paraire, organiste de valeur et professeur au Conservatoire de Perpignan. Cet artiste de classe, disciple de Déodat de Séverac, a été mal connu en Roussillon ; notre pays connaît et apprécie les courses de taureaux et les matches de rugby, mais ignore presque tout des arts élevés ; un champion local de courses à bicyclette, de ballon ovale ou rond devient vite une gloire régionale ; un sculpteur comme Manalt, un musicien comme Baille ou comme Paraire restent dans l'ombre où ils sont relégués par l'égoïsme bourgeois incompréhensif.

Un hâbleur de carrefour, un politicien de basse classe qui flattent les vils instincts du populaire sont vite connus et adulés ; le sobre artiste local loyal envers lui-même et envers les autres, ne sachant pas lécher les mains qui le blessent, meurt inconnu comme sont morts Paraire et Manalt.

C'est une dure loi, c'est ainsi.

Ce fut à cette époque que j'assistai à la représentation des meilleurs opéras français dans notre théâtre municipal ; très médiocres représentations avec un orches-

tre miteux et plat et des chœurs embryonnaires. C'est pour cela peut-être qu'aujourd'hui encore j'ai une dent contre la musique lyrique que je trouve factice et un peu hors nature alors que je lui préfère la musique pure, la musique symphonique.

C'est de ces années heureuses que je garde intact l'amour des romantiques musicaux et des grands classiques ; de ceux qui ont fait de la musique avec leur cœur et non avec leur cerveau et un froid traité de composition.

Je n'ai jamais aimé les démolisseurs et les chercheurs d'épate et j'avoue, au risque de passer pour un réactionnaire en art, que je préfère mille fois une page de Haendel, de Beethoven ou de Schubert à toute l'œuvre d'un Milhaud ou d'un Schmid, n'en déplaise à Messieurs les Modernes.

Mais ceci, comme dirait Kipling, est une autre histoire.

J'écrirai peut-être un jour pourquoi je n'aime pas voir Marguerite agoniser dans Faust pendant vingt bonnes minutes en brillant dans un crescendo qui n'a rien d'un rôle : "Ange purs ! Ange radieux !" et pourquoi j'ai horreur d'entendre et de voir deux amants hurler en musique "Je t'aime !" pendant un quart d'heure. Pour moi, un quatuor de Beethoven dit beaucoup plus et beaucoup mieux sans le concours des paroles, sans l'exubérance des gestes et des décors.

C'est un point de vue personnel, évidemment !

Ainsi, dans le bonheur et l'étude de l'art approchèrent les vacances de 1914 que je passai d'ailleurs à Maury où nous passions chaque année le mois de Septembre dans la maison que ma belle-mère avait héritée de ses parents ainsi que de quelques bonnes vignes.

Nous passions le mois d'Août à Canet ce qui nous permettait de soigner sur le sable brûlant de la plage un mauvais rhumatisme du genou droit que m'avaient occasionné l'abus du gibier et l'humidité de ma salle de classe.

Puis nous allions à Maury au moment où les muscats et les grenaches commençaient à mûrir. Il y a encore, derrière notre maison, une petite vigne de raisins nobles que j'y ai toujours connus et que j'ai souvent appréciés.

En Juillet 1914 éclata brusquement le drame de Sarajevo. Je n'en ferai pas

l'historique, il est dans tous les manuels scolaires. Mais dès le 25, ma cantine de sous-lieutenant, ma valise plutôt, fut prête. J'attendais tous les jours, dès que la tension européenne commença, l'ordre de mobilisation. La guerre était dans les chancelleries, dans les esprits, dans les cœurs.

Chaque matin, vers cinq heures, j'allais à la pêche sur les bords de la Têt et, tout en lançant mes appâts à l'eau pour attirer les chevesnes, je tendais l'oreille vers Perpignan, m'attendant, à chaque instant, à discerner le bruit sourd du canon d'alarme.

Mais les malheurs n'arrivent jamais comme on les attend.

Un Samedi soir, le 1er Août, je donnais comme tous les jours à quatre heures et demie une leçon aux jeunes filles de M. Subria à Bellevue, quand nous entendîmes rouler le tambour dans les rues de Canet ; nous nous regardâmes tout pâles. Je me dépêchai de revenir à la maison. On posait déjà la première affiche de mobilisation à la Mairie. Le 2 Août était le premier jour de la mobilisation.

Nous nous embrassâmes avec ma femme sans rien dire.

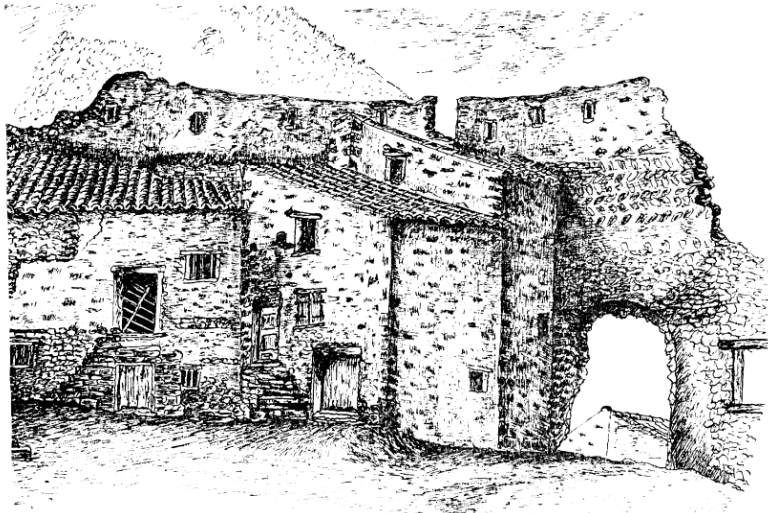
Le 3 Août, je rejoignais à la citadelle de Perpignan le 53<sup>ème</sup> d'Infanterie.

## LA GRANDE GUERRE 1914 – 1918

J'ai déjà raconté, dans les carnets de route d'un Ancien du 53<sup>ème</sup>, les événements que j'ai vécus au front de

1914 à 1918. Ici, je vais tâcher de voir de plus haut notre vie française pendant ces quatre années et mieux que notre vie, notre âme aux prises avec les événements.

Le 3 Août, après avoir serré avec angoisse mais aussi un mâle courage ma chère compagne sur mon cœur, je pris en compagnie de mon ami Georges Castany, le tramway pour Perpignan.



COUR DU CHATEAU - Côté Ouest

Je ne dirais pas que nous étions joyeux de voir la guerre proche, ce serait mentir, mais nulle part je ne vis sur les visages la morne stupeur et l'effroi intense que fait naître l'approche d'un terrible malheur.

Mais peut-être est-ce parce que tous nous avions la nette certitude que nous allions combattre pour un grand idéal humain et un noble devoir, que nos pensées ne s'arrêtaient pas avec

horreur sur l'incertitude de notre destinée !

Arrivé au 53<sup>ème</sup> régiment d'infanterie à la Citadelle, j'apprends que je suis nommé porte-drapeau de ce régiment. Je suis fier, très fier de la mission qui m'est confiée et je prends immédiatement le commandement de la section des sapeurs, dont aucun n'est barbu, comme les montrent les images d'Epinal.

Du 3 au 7 Août, le régiment est en plein travail et en pleine fièvre de mobilisation ; sur aucun visage on ne voit trace de tristesse ou de peur. Dans les casernes de Perpignan, un grand afflux de réservistes va permettre la mise sur pied des 56<sup>ème</sup> et 253<sup>ème</sup> d'infanterie, du 126<sup>ème</sup> territorial destiné à la Tunisie et des 24<sup>ème</sup> et 44<sup>ème</sup> régiments d'infanterie coloniale.

On aurait pu croire que les luttes parlementaires de 1913 et de 1914 pendant la discussion de la loi des trois ans et que le souffle antimilitariste déchaîné sur notre pays allaient saboter la mobilisation, il n'en fut rien. On pourrait croire aussi, aujourd'hui, en lisant certains livres de guerre tendancieux, œuvres purement partisans de gens qui n'ont rien vu de la guerre, que la guerre de 1914 commença dans une atmosphère de terreur et de transes perpétuelles ; il n'en fut rien. La France est le pays des surprises et il y a dans le cœur des français plus de place pour l'enthousiasme et l'espoir que pour la terreur simple.

Les soldats sont de grands enfants et il suffit d'occuper leur esprit et leur corps pour endiguer le courant de leurs pensées.

(A suivre)